

Festival d'

Automne

Septembre – Décembre 2026
Dossier de presse

Jeanne Balibar

En Sicile

MC93 – Maison de la culture de Seine-Saint-Denis
Du mardi 4 au samedi 7 novembre

Malakoff scène nationale – Théâtre 71
Du mardi 17 au mercredi 18 novembre

Jeanne Balibar

En Sicile

Durée estimée: 1h45. Première française

MC93 – Maison de la culture de Seine-Saint-Denis	4 – 7 novembre
	Mer. au ven. 20h, sam. 18h 8€ à 25€ Abo. 8€ à 18€
Malakoff scène nationale – Théâtre 71	17 – 18 novembre
	Mar. mer. 20h 8€ à 31€ Abo. 8€ à 18€

Texte Juliette Blamont. Mise en scène et interprétation Jeanne Balibar. Peinture Julie Polidoro. Création lumière Laurence Magnée. Assistanat à la mise en scène Andréa Mogilevsky, Louis Rebetez. Régie générale Véronique Kespi. Régie son et lumière Julie Nowotnik.

La MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation.

Malakoff scène nationale – Théâtre 71 et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation.

Trois ans après le succès des *Historiennes*, Jeanne Balibar revient avec *En Sicile*, qu'elle met en scène et interprète. Si cette traversée prend d'abord des airs d'idylle, elle s'avère le constat d'un désastre, un thrène ou une élégie pour notre monde qui nous place face à une urgence: comment à la fois s'abandonner et résister au présent ?

L'autrice Juliette Blamont est partie vivre dans une campagne, à la périphérie de l'Europe contemporaine, c'est-à-dire peut-être en son cœur. En compagnie d'une chèvre, qu'elle suit et observe à la bonne distance, elle rencontre des éléments du monde que tout oppose, mais que l'action humaine a rendus inséparables: la vie paysanne, dans des paysages lents et libres, et les blocs de béton d'une urbanisation anarchique et criminelle. Quand plus rien ne se tient, cette chèvre, Miss Coco, et la Signora Rosa lui offrent de renouer avec les formes et les fragiles mémoires de la vie, dans leur beauté éphémère. Sur scène, l'actrice partage ce récit habité avec une toile peinte de l'artiste Julie Polidoro; paysage changeant qui se modifie avec la lumière, reflet d'un monde devenu chèvre. *En Sicile* tisse le dialogue entre une actrice et la présence vibrante d'une image.



Contacts presse

Festival d'Automne

Rémi Fort
r.fort@festival-automne.com
06 62 87 65 32
Yoann Doto
y.doto@festival-automne.com
06 29 79 46 14

MC93

Agence Sémaphore
contact@agence-semaphore.fr
Rémi Fort
06 62 87 65 32
Lucie Martin
06 83 21 84 48

Quelle possibilité de théâtre avez-vous lu dans ce texte littéraire et sans dialogue, essentiellement narratif ?

Jeanne Balibar: J'y ai vu une possibilité de théâtre immédiatement, dès que je l'ai lu. Je crois que c'est un texte dont les personnages ont immédiatement suscité chez moi une association avec des personnages de théâtre. Le «personnage-narrateur» tient de la servante amoureuse, de la *Serva Amorosa*, on peut la voir comme un personnage de servante de comédie de Goldoni, qui serait au service des deux autres, Miss Coco et la Signora Rosa. Une sorte d'Arlequin serviteur de ces deux maîtresses. Elle observe aussi bien la destruction de la ville de Noto par un tremblement de terre en 1693 que les ravages actuels de la campagne du Nord de la Sicile par des milliers de bombes. Comment réagir aux destructions dont on est le contemporain ?

Pourtant, vous interprétez ce texte seule ?

JB : Oui, car il y a un «personnage-narrateur» qui organise, qui est ouvert aux métamorphoses, qui en convoque d'autres et les fait apparaître par la littérature et par le théâtre. Il s'inscrit dans un des fils conducteurs du spectacle, une dramaturgie assez simple qui s'est imposée en répétition : tout se passe lors d'une nuit d'insomnie, lors de laquelle le monde disparaît et réapparaît tour à tour. C'est long, une nuit ! Mais le spectacle sera court parce qu'il est vécu à la vitesse de paroles et de corps agis par une vitalité insatiable, puisque rôdent la mort et la destruction.

En scène est également présente une toile de la peintre Julie Polidoro. Quelle place a-t-elle, que montre-t-elle ?

JB : J'aime les toiles peintes au théâtre. Le texte est très coloré, donc dans cette boîte noire du théâtre, dans la nuit, je souhaitais qu'il y ait une vision en couleur. Julie Polidoro est une «peintre de la poésie des couleurs», comme dit Virginia Woolf à propos de sa sœur. Il y a une beauté des couleurs du monde dans ses toiles, même lorsque le sujet représenté est sombre ou inquiétant. La toile qu'elle a conçue pour le spectacle n'est pas seulement une image, un décor. Petit à petit elle devient un personnage essentiel si ce n'est principal, y compris dans son silence. Il y a quelques coupes dans le texte. Il n'y a pas besoin de tout dire. La toile de Julie Polidoro participe de cela, non seulement par ce qu'elle représente, mais aussi par sa présence et par ce qui lui arrive.

Juliette Blamont a quitté Paris pour la Sicile, un territoire qui subit des désastres urbains autant que climatiques particulièrement visibles. Son texte part de sa découverte et de son inscription dans les paysages siciliens. Que va-t-elle y chercher, selon vous ?

JB : Je ne sais pas, je me garderai de répondre à sa place. Mais dans son texte, elle décrit l'effet de ces paysages sur elle : « ... peu à peu j'avais connu la sensation que le temps s'était mis à se transformer jusque dans son anatomie, s'écoulant pratiquement à l'envers, comme si chaque jour passé, au lieu de me rapprocher du jour de ma mort, m'en éloignait, mine de rien. Doucement, au rythme

imperceptible de la croissance des arbres, qui font désirer vieillir pour les voir grands. » Elle s'installe à l'écart, aux confins de l'Europe, au bord de l'Afrique. Mais ce qu'elle dit éprouver tous les jours, c'est aussi l'inverse : c'est le fait de s'inscrire dans un lieu où s'observe, de manière centrale, la destruction de la Terre. De son promontoire sicilien elle observe une splendeur en même temps que son ravage.

La Signora Rosa plante des graines et des arbres tout autour des chantiers abandonnés qui ont ravagé leur environnement... Ce n'est pas une façon de sauver le présent, par la confiance dans les plantes, dans le temps, dans le cycle des saisons, par une forme de fraternité aussi ?

JB : Je dirais plutôt que ce que fabrique la Signora Rosa, c'est une proposition pour l'avenir. Ces envahisseurs indestructibles en béton armé, on ne peut pas les enlever. Donc comment les transformer en partenaires plutôt qu'en ennemis éternels. Je ne dirais pas que c'est un geste pour empêcher qu'ils soient là. Ils sont là. Le présent, il n'est pas sauvable vu qu'il est déjà colonisé par les forces de laideur et de mort. Mais surtout, la Signora Rosa est un personnage de la littérature : la « femme venue du fond du temps ». Son temps remonte loin en arrière et se projette très loin devant : c'est une figure littéraire de la persistance, de la persévérance plutôt que de la résistance.

Vous parliez de la disparition de votre Méditerranée, connue enfant et qui n'existait plus. Est-ce que le spectacle a également une dimension biographique ?

JB : Il y a sans doute une dimension personnelle dans le fait de souhaiter jouer un texte qui décrive le monde méditerranéen. C'est sans doute lié à cette phrase de Proust à Celeste Albaret – « Les paradis perdus ma chère Céleste, il n'y a qu'en soi qu'on les retrouve ». La scène est un endroit paradoxal, où l'on ne saurait être plus «en soi» je trouve, alors que l'on est devant un public et dans un art assez expressionniste, au fond...

Jeanne Balibar

Après sa sortie du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, Jeanne Balibar entre à la Comédie-Française. Elle y tient des rôles dans *Les Bonnes* de Jean Genet, *Clitandre* de Corneille, *Le Square* de Marguerite Duras ou encore *Dom Juan* de Molière. Depuis, elle joue dans des mises en scène de Julie Brochen, Joël Jouanneau, Alain Françon, Jean-François Peyret, Olivier Py, Stanislas Nordey... Depuis 2014, elle joue sous la direction de Frank Castorf, notamment *La Cousine Bette* de Balzac, *Kaputt* de Curzio Malapart, et *Les Frères Karamazov* de Fédor Dostoïevski. Au cinéma, elle tourne dans près de quarante films, réalisés par Mathieu Amalric, Olivier Assayas, Jean-Claude Biette, Arnaud Desplechin, Christophe Honoré, Benoît Jacquot, Diane Kurys, Maïwenn, Jacques Rivette... En 2018, elle reçoit le César de la meilleure actrice pour le film *Barbara* de Mathieu Amalric. La même année, elle joue dans *Cold War* de Paweł Pawlikowski, et réalise *Merveilles à Montfermeil*. On la retrouve ensuite dans *Les Misérables* de Ladj Ly, *Illusions perdues* de Xavier Giannoli, ou encore *Memoria* d'Apichatpong Weerasethakul. Depuis 2019, elle est régulièrement invitée du Festival d'Automne.

Jeanne Balibar au Festival d'Automne :

2024	<i>Les Historiennes</i> (MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis)
2022	<i>Les Historiennes</i> (Théâtre des Bouffes du Nord)
2019	<i>Les Historiennes</i> (Théâtre de la Ville – Les Abbesses)